Ami du Clergé du 10 juillet 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XLI. *10e Dimanche après la Pentecôte :* Le pharisien et le publicain, 257.

Petits prônes sur les commandements. — XVII. *1er commandement de Dieu :* Idolâtrie : respect humain, 258 ; — XVIII. La superstition, 260.

Courtes instructions sur la morale. — XXVII. Avantages de l'espérance et moyens de la faire progresser, 261.

Allocution de mariage. — Les deux voies, 262.

En lisant. — La Sainte Vierge et le Canada, 264.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLI

10e Dimanche après la Pentecôte

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Mes frères,

Par son enseignement et son exemple, N.-S. nous avait bien souvent recommandé l'humilité. Mais ses préceptes sont trop opposés à nos dispositions personnelles pour qu'ils soient facilement acceptés. D'où l'insistance qu'il met aujourd'hui. Sa leçon devient vivante, suggestive, par le contraste éloquent de ces deux personnages : pharisien, publicain, qui mettent dans une lumière éclatante la folie de l'orgueil et le prix de l'humilité.

Donnons d'abord quelques notions sur la personnalité historique de nos héros, nous comprendrons mieux alors leur attitude, et nous serons plus disposés à comprendre la leçon de notre divin Maître.

I. — *Les personnages*

Le nom des deux nous est bien connu ; leur rôle l'est moins. Précisons-le. Les pharisiens étaient des gens de haute influence dans le Sanhédrin, le grand tribunal d'Israël, et dans la société. Ils formaient une secte religieuse très fermée dont l'action sournoise, perpétuelle et pénétrant partout, se dissimulait sous les dehors d'un ascétisme religieux, mystique, méticuleux. Par leur activité puissante ils firent dévier la mission d'Israël ; ils furent, en somme, au temps du Christ les mauvais génies du peuple.

Ils s'appelaient : « les Purs, les Séparés, les Parfaits », et faisaient parade de leurs bonnes œuvres. Ils affectaient en public de grands airs de dévotion, s'astreignaient et surtout voulaient astreindre les autres à des pratiques de pénitence que la Loi n'imposait pas. On les redoutait, on ne les aimait pas.

Jésus, dont la vie était toute pure démasquait sans pitié leurs vices cachés, non pour les confondre mais pour en préserver autrui. Eux, par contre, lui firent une opposition tenace, irréductible ; ils mirent à profit leurs relations et leur influence pour arrêter son ministère. Ils aboutirent à le faire crucifier.

Les publicains étaient à l'extrême opposé des pharisiens. Grands ou petits employés d'administration, ils étaient chargés de percevoir les dîmes, les droits de douane, de péage, les taxes de toute espèce et surtout le tribut que tout juif devait à César. Leur rôle en lui-même était ingrat. Chez nous le percepteur a une mission peu sympathique. Mais il met d'habitude à la remplir une certaine discrétion. Il n'est du reste qu'un intermédiaire entre nous et le fisc. En Orient les impôts étaient affermés, c'est-à-dire que des fermiers généraux entreprenaient comme une spéculation la levée de l'impôt pour une somme déterminée, qu'ils versaient à l'Etat ; ils revendaient en détail, avec bénéfice évidemment, ce droit de perception à d'autres adjudicataires, qui eux-mêmes commissionnaient des sous-agents quelconques, dont la rapacité faisait la terreur de tous. On les détestait donc, on les méprisait. Avouons que souvent ils étaient méprisables, car rançonner leurs propres concitoyens pour le compte des Romains envahisseurs était un métier que les juifs ne pouvaient supporter. On les tenait à l'écart. Rappelons-nous le grief que les juifs faisaient à N.-S. d'avoir mangé chez le publicain Lévi, qui devint S. Matthieu.

II. — *Leur attitude*

C'est donc à dessein et pour corser sa pensée que N.-S. rapproche ces deux types si dissemblables dont l'attitude, d'ailleurs, va augmenter encore notre sentiment.

Un pharisien et un publicain montent au Temple pour prier. C'est bien, mais leurs dispositions sont différentes. Le pharisien important, hardi, gonflé d'orgueil se campe, bombe le torse, regarde si on le voit, et commence sa prière. Il la commence bien. « Seigneur, je vous rends grâces. » Il le remercie des bienfaits reçus. C'est vrai, nous devons tout à Dieu.

Mais après cette parole que d'erreurs et de fautes! Du bienfaiteur, très vite il en vient à s'appesantir sur les dons en eux-mêmes, pour se complaire ensuite en celui qui les possède. C'est là que commence l'illusion et que se développe l'orgueil. L'une et l'autre se manifestent dans l'énumération qu'il ose faire en face de Dieu, qui le connaît mieux qu'il ne se connaît, des vertus qu'il s'attribue et des actes de soi-disant générosité qu'il opère. Vertus qui font de lui un être exceptionnel.

Il a parcouru avec un regard de pitié la misère universelle. Les autres, « tous les autres sont voleurs, injustes, adultères. » Il n'y va pas de main morte. Pour lui, il se déclare exempt de ces faiblesses.

Evidemment l'humanité n'est pas belle. Tout de même elle nous offre encore, Dieu merci ! d'autres échantillons que ceux dont le pharisien nous fait la peinture. C'est entendu ; lui, à ce qu'il nous dit, ne fait point partie de cette humanité qu'il méprise. dont sa parole nous convainc, ce n'est pas vrai ; si Mais si c'était vrai, à qui le devrait-il ? Et si, ce les anges à leur tour pouvaient parler, si Dieu qui voit le fond des cœurs rendait son témoignage, quelle chute !

Il aggrave sa faute en devenant injuste, quand, précisant encore sa pensée, il émet sur le publicain un jugement, pour le moins téméraire. Que sait-il en effet de la valeur morale de cet homme, qu'il ne connaît pas, que le hasard lui fait peut-être rencon-

trer pour la première fois ? Ses prétentions de caste ne l'incitent-elles pas à devenir mauvais juge ? Dans cette catégorie d'hommes décriés par lui et ses semblables ne peut-il se trouver des exceptions ? Il en est bien une, lui ! Est-il chargé de décerner aux autres des brevets d'honnêteté ?

Ne nous indignons pas trop pourtant, car mises à part ses outrances ridicules, nous lui ressemblons si souvent ! Voyons : quel est celui ou celle parmi nous qui ne fait pas de son « moi » l'objet habituel de ses pensées, de ses désirs, de ses préoccupations ? Qui ne s'afflige, du moins intérieurement, d'un manque d'estime, d'un insuccès, d'une humiliation ? Qui n'aime à être loué, approuvé, apprécié, recherché ? Qui ne se compare instinctivement et avantageusement à autrui ?

Dieu nous punit de cette exagération par une sorte d'obscurité qu'il étend sur notre âme. Si nous nous connaissons d'habitude si mal, c'est sans aucun doute parce que nous nous estimons trop bien. Nous nous aveuglons si volontiers sur nos propres défauts !... Nous jugeons aussi si souvent le prochain d'après nos impressions, nos sympathies, nos intérêts, nos idées étroites et intolérantes. Parfois même la manie de juger dégénère en maladie. C'est alors l'esprit de critique, de contradiction, qui porte à tout voir en mal, à tout désapprouver, source de troubles pour nous-mêmes et de désordres dans les vies familiales, nationales ou religieuses.

Pendant que se glorifiait ainsi l'inéffable pharisien, que faisait le publicain méprisé ? Il s'humiliait. Ecoutez : « Debout, à l'écart, n'osant même pas lever les yeux au ciel il se frappait la poitrine, disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. »

A la bonne heure !

Je ne sais si cet homme était intelligent, s'il avait des lettres, des diplômes, de la fortune ou des titres ; mais ce que je sais, c'est qu'il voyait clair.

Pour nous, tant que nous sommes, il n'y a qu'une attitude qui convient : c'est celle de l'humilité. En face de Dieu, en face de nous-mêmes, si nous sommes sincères, en face des autres, que sommes-nous ? « Poussière et néant », comme disait déjà Abraham. Ah ! si nous étions bien inspirés, comme nous distinguerions et l'abîme qui nous sépare de Dieu et la condescendance infinie dont il doit user pour nous supporter ! Humilité de soumission, humilité d'adoration, humilité de glorification : tout peut se résumer dans ces mots. Eussions-nous la pureté des Archanges, la ferveur des Séraphins — et Dieu sait si nous en sommes loin — qu'il y aurait toujours entre Dieu et nous la distance qui sépare le Créateur de la créature.

A l'égard de nous-mêmes, la loyauté nous oblige à reconnaître, que nous n'avons nul droit d'être fier, car nos misères sont extrêmes... N'est-ce pas pour cela du reste que nous éprouvons tant de peine à scruter notre conscience ?

A l'égard d'autrui ; eh bien ! oui, nous devons aussi garder la prudence du jugement. Que savons-nous de lui ? Que serait-il devenu si les grâces qui ont travaillé notre âme lui avaient été accordées ?

Une chose m'effraie, c'est que les saints se sont toujours estimés les derniers des hommes, les plus grands des pécheurs. S. Paul s'appelait « le plus petit des Apôtres », S. Jean de la Croix demandait à Dieu, comme une grâce de vérité, « d'être méprisé ». S. Jean de Dieu aspirait à passer pour fou et à être traité comme tel. S. François d'Assise demandait d'être enterré dans le lieu où l'on exécutait les criminels d'Assise. Le S. Curé d'Ars, à deux reprises, s'enfuyait de sa paroisse parce qu'il attribuait à ses péchés le mal qui s'y faisait.

N'est-ce pas le dire unanime des saints sur la terre ? Peut-on douter de leur sincérité ? Peut-on mettre en question leurs lumières ? Alors, qui de nous ne rougirait de ses prétentions à la vertu, prétentions qui s'affichent parfois avec tant d'exigences ?

Le voilà donc devenu bien sympathique, notre publicain. Il voit clair ; il se connaît ! Puissions-nous l'imiter !

* *

Retenons la leçon. Précisément, alors que le publicain s'indigne et l'abaisse ; alors que ses confrères peut-être trouvent son humilité exagérée, Dieu s'incline vers lui. Désormais il passera dans l'Evangile et, par suite, dans l'histoire au milieu de la longue série des pénitents que l'humilité a sauvés, à qui beaucoup de péchés ont été pardonnés, parce qu'ils ont aimé leur misère et crié vers le Sauveur.

Jésus une fois de plus prendra la défense de la petitesse qui s'avoue ; et du péché qu'elle désavoue il se servira pour relever l'une et effacer l'autre : « Celui-ci descendra justifié, dit-il, l'autre, non. »

Ainsi il tire la morale de la parabole, et de peur que tous ne la comprennent, il se donne la peine de l'exprimer. « Celui qui s'abaisse sera glorifié, celui qui s'élève sera abaissé. »

Toujours la grande leçon de l'humilité, car elle purifie tout ce qu'elle anime. Alors que l'orgueil peut vicier la justice même, l'humilité rend à l'âme viciée sa noblesse. Prenez-y bien garde. Il ne suffit pas de s'afficher, d'aller à l'église, d'être apparemment honnête et de le proclamer, de jeûner, de faire l'aumône, de s'astreindre aux pratiques extérieures du culte, de prier ni même de communier. Si la sève surnaturelle ne vivifie pas ces actes, si nous ne mettons à la base de notre fidélité le désir de la louange rien ne vaut, ou si peu ! On peut se blesser, même avec le bien que l'on fait, si l'orgueil s'en mêle, tandis que l'humilité qui plaît à Dieu et charme les hommes est l'indice d'un grand cœur, le symbole d'un grand esprit et la source des grâces divines. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XVII

1er commandement de Dieu

IDOLATRIE : RESPECT HUMAIN

Mes frères,

Je dois vous parler aujourd'hui de l'idolâtrie, « le péché de ceux qui rendent aux créatures le culte d'adoration réservé au Dieu créateur ». En notre siècle de lumières, de civilisation raffinée y a-t-il encore de l'idolâtrie ? Il n'est pas nécessaire, pour être idolâtre, de se faire des dieux d'or, d'argent, de pierre, de bois ; de prostituer les honneurs divins à des serpents, à l'eau des fleuves, à d'autres objets le plus souvent ridicules ou hideux. Il suffit de préférer une chose à Dieu, de lui donner plus de respect,

plus de confiance qu'à Dieu : cette chose-là est le dieu, elle prend la première place dans le cœur. Cela existe-t-il ? Oui, et pénétrant dans les replis de l'âme de nos contemporains nous découvrons quantité d'idoles entretenues dans leur cœur par une foule de chrétiens. De ce nombre est l'idole du respect humain. Qu'est-ce que le respect humain ? Quelle est la cause du respect humain ?

I. — *Qu'est-ce que le respect humain ?*

Le respect humain c'est la peur du « qu'en dira-t-on ». Certes, « le respect », un beau mot ! respecter le prochain, redouter de l'offenser, de le scandaliser, c'est bien. Mais ce qui est mal c'est d'avoir peur de ce qu'il dira, d'en avoir tellement peur qu'on ne se soucie même plus de ce que Dieu nous commande ; bref, le respect humain c'est la crainte des jugements des hommes poussée jusqu'au point de trahir son devoir, sa conscience et son Dieu. Voici quelques exemples. Il y a dans la paroisse une mission, sans peine on irait entendre le prédicateur, mais pour entrer à l'église il faudra passer devant tel café et il y a quelqu'un qui regarde, quelqu'un qui le lendemain, au milieu des camarades, racontera que nous allons à la messe : cette pensée seule glace d'effroi, on n'ose pas, on tremble, on s'abstient. — Cette mère de famille s'inquiète d'être considérée comme scrupuleuse auprès de ses voisines, de ses amies. Alors, par égard pour des modes païennes, qu'elle désapprouve dans sa conscience, elle sacrifie ses goûts sérieux à la licence des toilettes indécentes, des lectures légères, des plaisirs les plus dangereux. Elle est esclave du respect humain. — Ce jeune homme est intelligent, instruit de sa religion. Le jour de Pâques il n'a pas communié. « Eh ! mon ami, lui dis-je, je ne vous ai pas vu à la sainte Table ; étiez-vous en voyage ou malade ? — Ni l'un ni l'autre ! mais c'est ennuyeux de pratiquer publiquement sa religion. — Quoi donc ? Ceux qui vous entourent sont donc des méchants ? Ils vous ont menacé ? — Non, ce sont des voisins, des jeunes gens comme moi ; ils ne m'ont rien dit. — Et que veulent-ils vous faire ? Nous ne sommes plus au temps des bûchers, des bourreaux ou des bêtes féroces. — Sans doute, mais ils auraient souri, peut-être ; ils se seraient moqués de moi. » Il est victime du respect humain ; la peur d'un sourire, d'une moquerie le paralyse dans l'accomplissement des plus graves devoirs : se confesser et communier. — Encore : pourquoi cette personne craint-elle de donner son nom à un groupement catholique ? Non parce qu'elle appréhende des représailles ou une disgrâce de telle ou telle administration, mais parce qu'elle sera marquée d'une étiquette religieuse.

Vous le voyez, le respect humain est la peur du « qu'en dira-t-on » ; du qu'en dira-t-on, si on manifeste sa foi, si on se montre chrétien, si on est bon. Ce mal est très répandu. Il est rapporté au livre des Actes (v, 13) que les apôtres étant poursuivis par les juifs persécuteurs, personne n'osait se joindre à eux. Le même phénomène se reproduit sous nos yeux : dans la rue, dans les ateliers, dans les cabarets, dans les marchés, jusque dans l'église et au foyer domestique : partout, dès qu'il s'y trouve un effronté pour ridiculiser les devoirs prescrits par la conscience, vous y rencontrerez des lâches s'alarmant de prêter plus longtemps l'oreille à la voix de leur conscience.

II. — *Quelle est la cause du respect humain ?*

Alors que des hommes et des femmes témoignent, chaque jour, du courage au travail, supportent vaillamment les épreuves, affrontent même des risques quand il faut défendre ou accroître leurs biens, acquérir de la réputation, parvenir à de hauts emplois, ou, simplement, se procurer le plaisir, les mêmes personnes se laissent gouverner par le respect humain dès qu'il s'agit de pratiquer les devoirs du chrétien. Est-ce hostilité à la religion ? Non, puisque nous ne parlons ni des libres penseurs, ni des hérétiques, ni des apostats. Est-ce mépris ? Non plus, la religion demeure théoriquement, pour eux, l'une des forces, l'une des parures du pays. D'où provient donc cette peur, ce respect humain qui les fait « terrer » leur foi ? D'un manque de conviction ou d'un manque d'énergie.

Le manque de conviction est occasionné par la faiblesse de l'instruction religieuse. Volontiers, on estime comme suffisante l'instruction reçue sur les bancs du catéchisme. Et ce n'est pas médire en affirmant que depuis leur première communion beaucoup n'ont pas ouvert un livre capable de les éclairer sur la religion. Aussi, avouons-le : pour la grande majorité, nous vivons au point de vue religieux dans une ignorance caractéristique. La science révélant à l'homme son rôle, sa valeur, ses devoirs, chez le plus grand nombre est nulle. Nés pour connaître, aimer et servir Dieu nous n'avons pas souci, ou suffisamment, de notre dignité chrétienne, de nos immortelles espérances. De là pour la direction de notre vie les conséquences les plus graves. A une époque comme la nôtre où un épais matérialisme s'efforce de réduire l'homme à une machine économique si on n'a pas des idées fermes sur les vérités chrétiennes, à la moindre alerte tout s'enfuit ; au plus petit choc, tout s'écroule. Une objection, si légère soit-elle, trouble une foi incertaine. Un journal aura imprimé que si Dieu existe, il ne s'occupe pas de ce monde ; on aura entendu je ne sais quel bavard parler de Jésus-Christ avec une érudition d'almanach ; il n'en faut pas davantage ; ces allégations, ces mensonges impressionnent, déconcertent. Et les cœurs non réconfortés par les vérités religieuses sont livrés presque sans protection aux suggestions déprimantes du doute, de la peur, et d'un « peut-être » ; leurs croyances se rident. « Cette religion, pensent-ils, dont nous devions attendre le rajeunissement n'est-elle pas elle-même en décadence ? n'entrerait-elle pas en agonie » ?

Partant, où manquent les convictions, manque l'énergie c.-à-d. la volonté. Pouvoir vient après voir. La conduite se règle sur les convictions. Quelques nombreuses et brillantes que soient les qualités d'un homme, il demeure bien pauvre, bien désarmé, s'il n'a pas d'énergie. Certes, la croyance à Dieu et à Jésus-Christ, plus ou moins vive, subsiste en celui qui se rend coupable de respect humain ; s'il était seul ou au milieu de chrétiens convaincus sa vie serait toute différente de ce qu'elle est sous le regard des sectaires ou des indifférents. Il voit encore juste, mais il ne veut pas. Désireux de l'approbation d'autrui, il refoule ses pensées et ses sentiments personnels au point de vue religieux. « Toute sa vie est une série d'attitudes commandées ; il reçoit en tout la consigne d'autrui, pour le journal qu'il lit, pour la ville d'eaux qu'il fréquente, pour la coupe de son habit et jusque pour la couleur de sa cravate. Il simule parfois l'arrogance, mais son échine est tou-

jours pliée ».

En résumé, le respect humain consiste à ne pas agir conformément à ses croyances par peur de l'opinion. On croit d'une façon, on se comporte d'une autre ; la foi demeure, mais on a peur de la montrer, peur surtout de pratiquer ce qu'elle demande.

* *

Armons-nous contre cette idole du respect humain. Et il n'y a pas d'arme plus redoutable que les convictions chrétiennes. Pour les avoir, étudiez la religion, développez, complétez vos connaissances religieuses ; entendez la parole de Dieu avec attention, avec docilité d'esprit, de cœur et de volonté ; faites de temps en temps des lectures fortifiantes ; réfléchissez fréquemment sur les vérités de la foi : vous illuminerez votre intelligence, vous disciplinerez vos affections, vous stimulerez votre volonté pour le bien.

Autrefois, on connaissait mieux la religion. Le soir, à la veillée, au lieu de ces lectures dangereuses, frivoles ou insignifiantes, on lisait le catéchisme, l'Evangile, la vie des Saints, l'histoire de l'Eglise et des hommes illustres. Ces lectures engendraient non des idées vagues, flottantes, indéterminées, mais des convictions précises, fermes, inébranlables. On n'avait pas à craindre les pièges du respect humain. Imitons nos aïeux. Et notre âme ressemblera à la terre fertile produisant au centuple ; en d'autres termes, nous croîtrons de plus en plus en sainteté; nous serons agréables à Dieu, dignes du ciel. Ainsi soit-il.

XVIII

1er commandement de Dieu

LA SUPERSTITION

Mes frères,

« Dieu toujours premier servi » c'était la devise de Ste Jeanne d'Arc ; elle doit être celle du chrétien et de la chrétienne. Toutefois, s'il importe de bien agir envers Dieu, il importe autant de ne pas mal agir. C'est pourquoi je viens vous dire d'éviter la superstition. En quoi consiste la superstition ? Existe-t-elle depuis longtemps ?

I. — *En quoi consiste la superstition ?*

La superstition est un culte excessif et superflu. On peut la définir : « le péché de ceux qui attribuent à certains objets ou à certaines actions une puissance secrète que ni Dieu ni l'Eglise ne leur a donnée ».

M. f., Dieu a attaché véritablement quelque chose de son pouvoir aux sacrements ; ceux-ci reçus avec les dispositions prescrites produisent infailliblement leurs effets. Néanmoins, il y a superstition à attribuer la même force à des objets, à la vérité ne pouvant procurer que du bien à ceux qui s'en servent, mais auxquels Dieu n'a pas conféré la puissance qu'on affirme. Ainsi, c'est édifiant de porter sur soi une médaille, un chapelet, d'utiliser l'eau bénite, d'invoquer les saints, mais c'est superstitieux de croire dur comme fer qu'en allumant pendant l'orage un cierge béni on sera certainement préservé de la foudre, qu'en mettant de l'eau bénite dans les tisanes ou bien qu'en employant des signes cabalistiques mêlés de paroles saintes on obtiendra sûrement telles guérisons, qu'en portant la prière écrite dite « boule de neige » on sera à l'abri de tout danger, qu'en ayant sur soi le scapulaire on sera nécessairement sauvé, même si on néglige les commandements de Dieu et de l'Eglise. C'est encore de la superstition que d'attribuer, en dehors de la volonté de Dieu ou de l'Eglise, à des actes ou à des objets purement profanes une importance capitale dans le bon ou le mauvais sens ; par eux-mêmes ils n'ont aucune influence favorable ou fâcheuse. Quelques faits cueillis au hasard : s'adresser aux sorciers pour les interroger sur sa santé, sur les causes de sa maladie ou de celles de ses animaux, — croire que quand on est treize à table l'un des convives mourra dans l'année, qu'une salière renversée, deux couteaux en croix, sont des signes de malheur, — prétendre que voyager le vendredi c'est incontestablement s'exposer à quelque accident; au contraire, c'est indice de bonheur que d'avoir un trèfle à quatre feuilles, de la corde d'un pendu, etc., porter sur soi certaines herbes pour être heureux un jour, pour découvrir le secret des autres, — se livrer à la divination en invoquant le démon... En bref, la superstition veut connaître l'avenir, de là, divination ; veut obtenir quelque faveur, de là, sorcellerie ; veut conjurer le mal par des pratiques bizarres, de là, sortilèges.

Et il en résulte que la superstition est une source de péchés. Avec ses mesquineries et ses petitesses elle amoindrit le progrès que la confiance et le véritable amour de Dieu font épanouir. Non, non, n'ayez foi ni dans la puissance mystérieuse du trèfle à quatre feuilles, ni dans les prédictions de la vieille bohémienne ou du vieux sorcier, ni dans l'avenir des tireurs ou des tireuses de cartes. Croyez simplement Dieu. Ne supposez rien du cri sinistre de la chouette, du nombre treize, ni de la force bienfaisante du fer à cheval que vous ramassez, mais croyez de toute votre âme en Jésus, le Fils unique de Dieu. N'imputez aucune vertu à la corde du pendu, aucune influence à telle herbe recueillie à telle heure, aucun maléfice à la vue d'un prêtre, mais croyez fermement à la résurrection et à la vie éternelle.

III. — *Existe-t-elle depuis longtemps ?*

La superstition existe depuis les temps les plus reculés. Les Hindous, les Egyptiens, les Grecs, les Romains consultaient leurs dieux dans leurs difficultés et la réponse qu'ils s'imaginaient recevoir leur était sacrée. Toujours, l'homme a voulu asservir Dieu à ses fantaisies. Il ne lui suffisait pas que Dieu fût libre de ses libéralités, il devait les répandre selon les désirs de l'homme ; aussi, la religion se transforma-t-elle en une collection de pratiques destinées à rendre favorable la divinité. Cette altération du sentiment religieux se manifeste par une végétation luxuriante d'actes superstitieux. Vous en énumérer les diversités fantasques serait trop long. Un seul trait, et il n'est pas isolé, vous fera comprendre la mesure de la niaiserie humaine. Un jour, se présenta devant Caton, magistrat romain, au IIe siècle avant Jésus-Christ, un homme fort inquiet de ce qui lui était arrivé. Il s'agissait d'une grave affaire. Pendant la nuit, des rats avaient dévoré une paire de sandales ; le malheureux propriétaire se demandait quel présage funeste ce pouvait bien être pour lui. Caton répondit sagement : « Que les rats aient dévoré tes sandales, tu n'es pas le premier qui ait à se plaindre de pareille aventure. Si c'était tes sandales qui eussent dévoré les rats, c'eût été plus grave ; attendons que ce soit ainsi, pour découvrir là un présage quelconque. »

Et de nos jours, on parle du maquis de la superstition. De fait, que de menus détails, plus étranges les uns que les autres, se présentent à nos yeux dans notre société du xx^e siècle, fière de son développement. A mesure qu'on se détourne de la religion, mille sottises prennent sa place. L'âme humaine est naturellement croyante ; elle désire posséder Dieu ; et quand l'homme s'écarte de son Dieu, le sentiment religieux trouve un remplacement dans les ridicules aberrations des superstitions : on consulte les voyantes en vogue, et on croit aveuglément ce qu'elles lisent dans les lignes de la main. Et s'il n'y avait que des personnes croyantes pour être superstitieuses, on excuserait, on regarderait comme l'excès d'une confiance allant trop loin. Or, le plus singulier, c'est de constater le nombre de nos modernes impies, pliés aux méthodes scientifiques, qui sont superstitieux à l'extrême. Voici, par exemple, ce malheureux nombre 13. Il y a des villes où dans les rues il n'y a pas de n° 13 ; on le remplace par le 11 *bis*. Transporte-t-on un malade à l'hôpital ? — Nous regrettons, nous n'avons pas de place. — Eh bien ! donnez la chambre 13. — La chambre 13 ? Vous n'y avez pas pensé. Nous n'avons pas de chambre 13. Il ne manquerait plus que ça dans un hôpital...

Toutefois, la superstition n'est pas toujours aussi enfantine. Je me contente de vous signaler une de ces formes : le spiritisme avec ses manifestations : esprits frappeurs, tables tournantes, apparitions... Il tend à procurer ou prétend procurer des relations avec le monde des esprits; par lui, nous pouvons entrer en relation avec les morts, établir avec eux un commerce régulier.

M. f., ces pratiques sont à laisser ; elles sont « *la rouille de la religion* ». Que le diable soit ou ne soit pas dans toutes ces choses, l'Eglise a ses raisons pour les défendre et nous avons à nous conformer docilement à ses décisions. Le chemin des âmes justes est un chemin de droiture. Ne demandons pas à Dieu des garanties qu'il ne veut pas octroyer, ni des révélations qu'il ne veut pas nous accorder. En ce monde faussé où nous vivons, tenons-nous strictement à ce que l'Eglise enseigne.

* *

Et je termine mes prônes sur le premier commandement de Dieu. Pour le faire utilement je m'inspire du 51^e chapitre du beau traité de S. Augustin *Sur la vraie religion :* A qui attribuerons-nous le culte de suprême adoration ? Aux vaines pensées, aux rêves, aux désirs qui nous passent par l'esprit ? Non ; car la moindre parcelle de vérité vaut mieux que toutes ces imaginations. — Aux ouvrages faits de main d'homme ? Non ; à quels titres seraient-ils adorables, puisque ceux qui les font ne le sont pas ? Aux hommes morts, alors? Pas plus qu'aux vivants; s'ils ont mal vécu, nous leur devons rien ; s'ils ont bien vécu, qu'on les honore en les imitant ; qu'on les adore, non, la religion le défend. — Si ce n'est pas aux hommes, c'est donc aux démons ? Encore moins : ce serait pour nous péché et honte. A qui donc, alors ? A vous, ô mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu unique, de qui, par qui, en qui sont toutes choses, c'est vous le seul, que nous devons adorer. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXVII

AVANTAGES DE L'ESPÉRANCE ET MOYENS DE LA FAIRE PROGRESSER

Mes frères,

Dieu aurait pu seulement permettre l'espérance : c'eût été déjà un grand bienfait que le rêve d'un idéal au terme de la vie. Dieu aurait pu simplement nous recommander l'espérance, comme il le fait pour d'autres vertus, par exemple la chasteté perpétuelle, la pauvreté. Il a voulu davantage, il nous en fait un devoir, une obligation stricte. L'espérance est nécessaire, comme vertu, et comme acte : nous l'avons vu précédemment. Cette vertu nécessaire est pour nous pleine d'avantages. Il est bon d'en rappeler quelques-uns, afin de nous exciter à cultiver cette vertu et à la faire progresser en nos âmes.

I. — *Avantages de l'espérance*

L'espérance attire la protection divine, nous obtient la force et nous conduit à la vie éternelle.

Espérer attire la protection divine. — Nous sommes touchés et flattés lorsque quelqu'un a confiance en nous et met son espoir en nous. Pourquoi Dieu, le bon Dieu, lui que nous appelons du doux nom de *Père,* resterait-il insensible à la confiance que lui témoignent les pauvres pèlerins d'ici-bas. Comment ne nous prendrait-il pas personnellement dans ses bras et ne nous presserait-il pas sur son cœur, en nous disant : Mon enfant. L'Ecriture nous dit la beauté et la richesse de l'espérance, depuis ces pages qui nous disent l'espérance de Joseph prisonnier en Egypte, des trois jeunes gens dans la fournaise, jusqu'à celle de S. Paul aux fidèles de Rome : « C'est par l'espérance que nous sommes sauvés » (Rom., VIII, 24). Daniel (XIII, 60) avait proclamé : « Dieu sauve ceux qui espèrent en lui. » Les Saints Pères ont fait écho aux Ecritures. « Un chrétien qui espère en Dieu peut être attaqué et non vaincu », écrit S. Cyprien. « Il ressemble à une armée bien garantie par une réserve nombreuse et solide », dit S. Fr. de Sales. « Celui qui met toute sa confiance en Dieu obtient de lui une protection spéciale », déclare S. Vincent de Paul. Et plus cette confiance est grande, plus est grand le secours divin dans tous les dangers (S. Fr. de Sales). C'est la parole de l'Ecclésiastique (II) qui se répercute à travers les âges : « Aucun de ceux qui ont confiance en Dieu n'a été confondu. » — L'espérance est une flèche qui traverse le Cœur divin et en fait couler sur l'âme confiante le fleuve de la miséricorde. L'homme reçoit en proportion de ce qu'il espère (S. Jean de la Croix), et celui qui espère est riche avant de posséder les richesses.

L'espérance nous obtient la force. — Elle nous rend capables de transporter les montagnes, dit J.-C. (Marc, XI, 23). C.-à-d. de surmonter les plus grands obstacles.

1. Elle nous rend *intrépides* dans les diverses circonstances de la vie, nous infuse une force surhumaine, sans le souci de l'orgueil des uns ni de la bassesse des autres, ni du qu'en dira-t-on. Assailli par des bandits et menacé de mort, S. Martin ne tremblait pas. « Je suis chrétien, leur dit-il, je me trouve sous la protection de Dieu, et je n'ai pas à avoir peur, mais vous! » « Ceux qui ont toujours confiance

en Dieu sont inébranlables comme la montagne de Sion » (Ps. CXXIV, 1).

2. Elle nous rend *forts et patients dans les épreuves*, car nous savons que « les souffrances de cette vie ne sont pas comparables à la gloire future qui sera révélée en nous » (Rom., VIII, 18). Et si Job fut si patient, en proie aux souffrances de son corps, aux épreuves de sa vie, aux insultes et aux moqueries de sa femme et des siens, c'est qu'il se réjouissait de la résurrection et de la récompense à venir (XIX, 25). Quel espoir est donc comparable à celui de la couronne éternelle ?

Entendons S. Paul au milieu de ses tribulations. Il écrit aux Corinthiens (II Cor., VII, 4) : « Je déborde de joie au milieu de mes peines », et aux Philippiens (I, 21) : « La mort m'est un gain..., je désire être détaché de mon corps et être avec le Christ », et à Timothée (II, IV, 8) : « Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur comme un juste juge me rendra au grand jour. »

Cette force héroïque éclate chez les saints. En voyant la croix à laquelle il devait être attaché, saint André s'écrie : « Salut, ô croix précieuse sanctifiée par la mort de mon Dieu ; je m'approche de toi avec délices ! O comme j'ai soupiré longtemps après toi, comme je t'ai désiré avec ardeur ! » († 62). — « Je n'ai pas peur de la dent des bêtes féroces ni du déchirement de mes membres, pourvu que par là je gagne le Christ », s'écriait S. Ignace d'Antioche († 107) en refusant d'être délivré par les chrétiens de Rome. A demi rôti sur un gril, pour n'avoir pas voulu livrer les trésors de l'Eglise au préfet de Rome, saint Laurent disait, en riant, au bourreau : « Vous pouvez me retourner, car de ce côté je suis assez cuit » († 253). — « Mourir pour le Christ, c'est échanger de la boue contre de l'or, une hutte contre un palais. »

Quel magnifique tableau nous pourrions faire encore des précieuses beautés, des splendeurs de l'espérance, en mettant en relief les vertus, les abnégations, les dévouements, les sacrifices des missionnaires, des sœurs de charité et autres, des âmes de bonne volonté qui, dans le monde, aux divers degrés de l'échelle sociale, se dévouent et se consument soutenues par l'espérance, pour que le règne de Dieu arrive et pour sauver les âmes.

c) *L'espérance nous conduit à la vie éternelle, au bonheur éternel*. Le bonheur éternel est contenu dans l'espérance comme l'arbre dans le noyau. S. Bernard emploie une comparaison typique. Il compare la foi en la toute-puissance, la fidélité, l'amour de Dieu à une triple corde incassable que du haut de la patrie il nous jette dans notre prison, le long de laquelle nous devons nous élever jusqu'à la vision de sa gloire. Et S. Augustin ne lui cède en rien lorsqu'il dit : « La maison de Dieu (c.-à-d. la sainteté) est fondée sur la foi, élevée par l'espérance, achevée par la charité ». — Il ajoute : « Bâtir sur Dieu, c'est bâtir sur un fondement inébranlable. »

Attirant la protection de Dieu, procurant la force, nous dirigeant vers la vie éternelle, l'espérance n'est-elle pas pour l'âme une ancre solide (Hébr., VI, 19) ; comme l'ancre protège le navire au moment de la tempête, ainsi l'espérance préserve l'âme du naufrage avec cette différence que l'ancre s'accroche dans les profondeurs de la mer et l'espérance dans les hauteurs du ciel. Comme l'aigle, pendant l'orage, s'élève sur ses ailes jusqu'aux régions sereines où brille le soleil, ainsi élevons-nous sur les ailes de l'espérance au-dessus des ruines, des décombres, des soucis, des peines, des contingences humaines.

II. — *Moyens de cultiver et de faire fructifier l'espérance*

Pour garder, affermir, faire progresser l'espérance en nous, plusieurs moyens doivent être mis en pratique. Contentons-nous d'en indiquer brièvement quelques-uns.

a) Il faut tout d'abord *vivre en état de grâce*. C'est la condition essentielle pour que les promesses divines puissent se réaliser en nous. Vivre habituellement dans le péché, s'acclimater à cet état, c'est rejeter, perdre la raison d'être de l'espérance. Vivre dans l'intimité de Dieu et vouloir espérer, en restant volontairement dans cet état, les moyens d'arriver au salut, c'est incompatible.

Aussi, lorsqu'on a eu le malheur de pécher mortellement, il faut au plus tôt, sortir de cet état. Dès qu'on est tombé, il faut faire le nécessaire pour obtenir le pardon de la miséricorde divine. Le pécheur ne peut espérer en Dieu que quand il se repent sérieusement de ses fautes. Il faut de toute son âme dire, résolument, comme l'enfant prodigue : « Je me lèverai et j'irai à mon Père. »

b) Et quand l'état de grâce existe, gardé ou récupéré, il faut se pénétrer non pas seulement en théorie, mais *pratiquement*, de cette conviction que Dieu nous voit, nous aime, s'occupe de nous, nous dirige pour notre bien, quelles que soient les apparences. Il faut s'abandonner à lui, comme un enfant plein de confiance et de bonne volonté, dans les joies et la prospérité, pour qu'elles ne nous grisent pas et ne nous empêchent pas de marcher droit vers le bonheur vrai, éternel ; dans les épreuves pour qu'elles ne nous abattent pas et ne nous découragent pas. Nous ne sommes ici-bas que des passants, des voyageurs, des isolés en route pour le ciel, la véritable patrie.

* *

N'oublions pas que « sans Dieu nous ne pouvons rien faire » (Jean, XV, 5) et que le recours à Dieu, la prière, doit précéder, accompagner, suivre tous nos efforts. Aide-toi, le ciel t'aidera ! *Amen.*

ALLOCUTION DE MARIAGE

LES DEUX VOIES

Mon Enfant, Monsieur,

C'est toujours pour le prêtre un grand honneur d'être appelé à bénir, au nom de Dieu, l'irrévocable engagement que les époux chrétiens veulent contracter devant l'autel ; un grand honneur d'être le témoin délégué par l'Eglise pour recevoir cette double promesse dont notre divin Sauveur a daigné faire un sacrement.

Le rituel demande au prêtre qui doit recevoir vos serments de vous en expliquer le sens et de vous dire, en toute sagesse et dignité, les obligations graves que vous allez contracter. Pour s'acquitter de sa tâche, il a besoin d'être aidé par la grâce divine, mais aussi, par votre bonne volonté car il ne s'agit pas de proférer ici des paroles précieuses, d'un art plus ou moins raffiné ; il s'agit de vous rappeler à vous deux et de rappeler, au besoin, à tous ceux qui

nous entendent, que l'heure présente est grave et sainte. La joie légitime qui remplit les cœurs de tous et dont vibrent vos âmes, sera une raison de plus pour vous en souvenir.

* *

Au moment d'orienter définitivement sa route, tout être humain a le choix entre deux démarches solennelles. Ou bien il accepte la vie solitaire pour se consacrer à une grande œuvre. Il peut alors s'acheminer vers le sanctuaire, se donner à Dieu corps et âme, et vivre, si j'ose dire, dès le temps, dans l'immuable éternité. Deux de vos compagnes qui vous furent associées lors de la célébration d'un glorieux centenaire ont suivi, vous le savez, mon Enfant, cette voie et elles se préparent dans la prière et le silence du noviciat à consacrer leur vie à la formation chrétienne de celles qui seront les épouses et les mères de demain. — Ou bien il peut arrêter son regard et son cœur sur une créature choisie entre toutes, la contempler, l'aimer, la vouloir pour compagnon ou pour compagne de son voyage et de sa vie, se donner à elle et la recevoir en un don réciproque pour toujours. Je dis : *la recevoir en don*. Car si les richesses, les maisons, les biens de la terre, inscrits au contrat matrimonial, sont largesses des parents ; si la fortune est plus ou moins une conquête que Dieu laisse faire à notre intelligence et à l'énergie de notre volonté, l'époux pour l'épouse et l'épouse pour l'époux représentent aux yeux de la foi une bien plus exquise et bien plus providentielle faveur.

* *

Vous avez l'un et l'autre senti que votre chemin avait été tracé au long de cette seconde route et vous avez raison de la suivre, car toute route tracée par Dieu conduit au but.

Vous êtes donc venus ici pour vous promettre l'un à l'autre devant Dieu une mutuelle félicité ; vous êtes venus ici pour contracter l'un et l'autre le grand devoir de vous aider à mieux faire ce pélerinage qui, de la terre, conduit à l'éternelle destinée. Et nous croyons que c'est pour cette raison profonde que Jésus-Christ a relevé le mariage, qui était déchu jusqu'à n'être plus qu'un contrat qu'on traitait trop souvent comme un chiffon de papier, à sa hauteur primitive, à la hauteur d'un sacrement. Et nous croyons, les yeux fixés vers d'autres horizons que, surnaturalisés dans leur fonction sainte, s'aimant d'un amour de choix et non d'un amour de calcul, d'un amour saint et durable malgré les désenchantements et les décadences, d'un amour constant et fidèle malgré les tentations perfides et les caprices du cœur, les époux chrétiens fondent dès ici-bas l'éternelle famille du ciel.

N'est-ce pas, mon Enfant et vous, mon cher Ami ce que vous-mêmes vous pensez.

* *

Nos livres saints ont mis dès l'origine de notre race trois paroles sur les lèvres du Créateur :

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». — « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, donnons-lui une aide semblable à lui ». — « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre ».

Et lorsque aux premiers jours de la première humanité, Dieu leva la main pour bénir le plus solennel des mariages, à nos grands ancêtres, augustes époux, la bénédiction divine apporta la triple grâce de cette triple parole ; la bénédiction du prêtre fera de même en ce jour.

Gardez donc l'âme bien haute pour que les vapeurs de la terre ne puissent jamais ternir en vous l'image de la divine beauté.

Menez la vie commune en vous appuyant l'un sur l'autre.

Croissez et multipliez-vous pour peupler la terre et pour peupler le ciel.

Voilà votre programme et vous le remplirez si, unis comme vous êtes inséparables, unis dans la même foi, les mêmes espérances, la même charité, marchant dans la même justice de Dieu, fidèles à votre promesse dans le bonheur ou dans le malheur, dans la richesse ou la pauvreté, dans la santé ou la maladie, suivant la volonté du Seigneur, vous gardez pur et vivace votre amour l'un pour l'autre jusqu'à ce que la mort vous sépare, malgré ces ennemis perfides que sont le temps, et, parfois, les désillusions intérieures ou les dangers du dehors.

* *

Ecoutez, mon cher Ami, vous qui allez être l'époux, et réfléchissez bien à ceci : l'âme de l'homme encore libre a toujours quelque chose de mou, de flexible, d'un peu fantasque ou, tout au moins, de capricieux. Si bonne qu'on la suppose, elle est toujours un peu gâtée par la vie plus large qui est la sienne. Dieu seul sait dans quelle mesure ces réflexions qui s'appliquent à tous, s'appliquent à vous; mais je sais que votre âme, désormais, va être affermie dans l'atmosphère de joies saines, douces et vigoureuses à la fois, qui est celle de la famille, et dans les soucis quotidiens qui incombent à son chef. On dit que l'époux est la force, la raison, l'autorité ; sans doute, vous serez tout cela, mais vous serez aussi la générosité et la tendresse. Et, s'il faut commander, vous vous souviendrez toujours qu'un chef, surtout s'il est mari ou père, avant de rendre ses arrêts doit incliner la tête sur son cœur.

Du reste, ai-je besoin d'insister ? N'êtes-vous pas de ceux qui ont déjà compris ce langage ? La vie studieuse et active que vous avez menée pour vous créer une situation, les délicates attentions dont vous avez toujours entouré vos parents,... sont pour tous la meilleure preuve que vous saurez être fidèle au devoir, à la reconnaissance et à la tendresse.

Quant à vous, mon Enfant, qui allez être l'épouse, efforcez-vous de demeurer telle que nous vous avons toujours connue : souriante, gracieuse, discrètement dévouée, capable de fidèle amitié et de reconnaissance délicate, parfaitement maîtresse de vous-même et toujours assidue à la tâche de chaque jour quelle qu'elle soit et quoi qu'il advienne. N'est-ce pas là l'exemple que vous avez eu toujours sous les yeux au cours de votre adolescence au sein de votre famille ?

* *

Vous allez fonder un foyer ! Que Dieu le bénisse et lui donne des berceaux. Quand le vouloir divin aura mis sur vos fronts ce royal diadème, quand il vous aura fait l'honneur de vous confier les âmes de ces petits qui sont si grands puisque la terre, le soleil et les étoiles ne sont rien devant eux, vous serez fiers d'en faire des *chrétiens* et des *français*. Ouvriers perdus dans la foule peut-être, mais ouvriers puissants néanmoins vous leur ferez des âmes dignes de